



Jérôme ADAM

fondateur de Mas life conseil

Il perd la vue à l'âge de 15 ans,
à la suite d'une tumeur au cerveau.
Il apprend alors le braille et s'accroche
à ses études, qu'il poursuit à Sciences Po
puis à l'Essec. Sportif, il remporte le titre
de champion de France handisport
en course à pied sur 100 m et 200 m.
Aujourd'hui, il écrit, enseigne,
et développe sa société de conseil
en ergonomie...

Le dépassement de soi

Décidément, Jérôme Adam possède un tempérament de champion. Gamin, il passait déjà une bonne partie de son temps à courir derrière une balle, sur des terrains de foot ou sur des courts de tennis. Aujourd'hui, il saute en parachute, surfe sur les vagues de la côte landaise ou dévale le Puy-de-Dôme en parapente. Entre-temps, il a décroché le titre de champion de France handisport en course à pied sur 100 m et sur 200 m, catégorie « non-voyants ». Car Jérôme Adam a perdu la vue à l'âge de 15 ans : une différence qu'il présente comme une « contrainte » parmi d'autres, mais aussi comme une incitation au dépassement de soi et à l'invention plutôt que comme un frein. C'est en s'appuyant sur cette idée qu'il a développé, après des études à Sciences Po et à l'Essec, une société de conseil en ergonomie baptisée EasyLife Conseil. Avec son équipe, Jérôme Adam y conçoit des produits ou des services destinés à simplifier notre vie quotidienne, en partant du principe que chacun d'entre nous se trouve dans certaines occasions en situation de handicap. Lorsqu'on ne maîtrise pas la langue de l'endroit où l'on doit se déplacer, par exemple... Coauteur, avec Patrick Blanchet, d'un livre intitulé *Entreprendre avec sa différence*, Jérôme Adam enseigne également à Sciences Po et multiplie les interventions publiques sur la création d'entreprise, l'accessibilité aux nouvelles technologies ou encore l'intégration de la diversité dans l'entreprise...

Vous perdez la vue à 15 ans. Comment se sont organisées vos études à partir de ce handicap ?

Ma cécité n'a pas entraîné de modification dans mon orientation scolaire. J'étais en seconde dans un lycée de Reims. Je m'orientais vers un bac ES. À l'époque, je me voyais bien exercer une profession commerciale dans le secteur du champagne, où mes parents travaillaient déjà. Après mes problèmes de santé, j'ai passé deux ans à l'Institut national des jeunes aveugles de Paris et je suis revenu à Reims passer mon bac dans mon lycée d'origine. Ensuite, j'ai intégré Sciences Po sur dossier. À l'époque, le cursus durait trois ans, et avec une mention Très Bien, on pouvait éviter le concours d'entrée. En fait, j'ai suivi les études dont j'avais envie depuis le départ. Je ne me suis pas déterminé en fonction de mon handicap.

Mais vous avez dû vous adapter à une situation nouvelle. Comment avez-vous fait ?

Il y a eu des difficultés à surmonter, bien sûr, notamment pour la lecture. Mais j'étais bien équipé, j'avais déjà un ordinateur avec un logiciel de synthèse vocale – évidemment moins perfectionné que ce qui existe aujourd'hui. Cela me procurait une certaine autonomie dans mon travail. Parallèlement, la bibliothèque sonore de Châlons-en-Champagne me fournissait des ouvrages enregistrés sur cassette. Inutile de dire que je lisais beaucoup moins de livres que les autres étudiants, mais du coup, cela m'évitait de me perdre dans des tonnes de documents. Ces contraintes m'ont permis de développer mon esprit critique, ainsi que ma mémoire, sans doute, et elles m'ont appris à réfléchir par moi-même. Dans mon livre, j'appelle cela « se recentrer sur l'essentiel ». Plutôt que de me noyer dans les bouquins, je récupérais des fiches rédigées par d'anciens étudiants. C'est aussi de cette façon que j'ai appris à développer une culture du réseau, ce qui me sert beaucoup aujourd'hui en entreprise.

Après Sciences Po, vous poursuivez vos études en intégrant l'Essec. Vous aviez déjà un projet en tête à ce moment-là ?

J'ai toujours eu envie de me rapprocher de l'entreprise. À Sciences Po, je m'étais orienté dans la filière Communications et Ressources Humaines. C'était

RÉUSSIR

“ I nous arrive tous de nous trouver en situation de handicap, chaque fois qu'on ne parvient pas à communiquer avec ce qui nous entoure, par exemple. ”

alors une des voies les plus professionnalisantes. Malgré tout, il était assez rare de trouver un job directement à la sortie. C'est pourquoi j'ai eu envie de compléter ma formation. Je ne connaissais rien en marketing ni en gestion ou en finance. Par ailleurs, j'avais envie de connaître une école avec une ambiance différente, de vivre une vraie vie d'étudiant. Il y avait alors une culture très élitiste à Sciences Po, je ne m'y étais pas senti très heureux. J'ai davantage de souvenirs de luttes que de moments épanouissants. J'ai donc pensé, à juste titre, qu'une école de commerce serait plus « cool ». J'avais aussi très envie de tenter un échange avec une université étrangère. À l'Essec, une expérience internationale était obligatoire dans le cursus, justement. Cela me convenait parfaitement. Ainsi, j'ai pu partir six mois aux États-Unis, à l'AB Freeman School of Business de l'université de Tulane, en Louisiane.

Qu'est-ce que cela vous a apporté ?

Je dois dire que l'Essec et les États-Unis m'ont désintoxiqué du « moule » Sciences Po. Grâce à ce voyage, j'ai pu m'affranchir de la culture du « oui, mais... », pour découvrir celle du « so what ? », comme disent les Américains. Beaucoup de connaissances à Sciences Po, mais peu de culture et finalement très peu de choses pragmatiques. C'est

une excellente formation pour apprendre à structurer ses idées, à les classer, à faire de beaux discours, mais jusqu'à tout récemment, on n'y apprenait pas à entreprendre, à décider, à trancher. Cela manque en France...

À 23 ans, vous créez votre première entreprise, puis une seconde cinq ans plus tard. Toutes deux s'inspirent du handicap... N'aviez-vous pas peur de vous enfermer dans cette problématique ?

La création d'entreprise est souvent la résultante de beaucoup de choses : rencontres, parcours personnels, constats... En ce qui me concerne, j'avais fait un stage au sein des laboratoires Vichy au cours de ma dernière année à Sciences Po : je devais y mettre en place un service destiné à améliorer l'accès aux cosmétiques pour les personnes handicapées visuelles. Nous avons alors créé un serveur vocal sur lequel on trouvait de l'information, des conseils, mais aussi des services interactifs. Ensuite, au cours de mon séjour aux États-Unis, j'ai travaillé avec un professeur de marketing sur un concept de produits et de services concernant l'accessibilité, destinés à tout le monde et non plus aux seules personnes handicapées. J'avais acquis deux certitudes : premièrement, d'un strict point de vue économique, le marché n'est pas assez important pour

être viable. Deuxièmement, d'un point de vue social, les personnes handicapées n'ont pas envie d'acheter des produits réalisés exclusivement pour elles. À cette époque, aux États-Unis, le concept User Friendly émergeait. Il désignait ce qui était convivial, facile d'accès et d'utilisation. Nous l'avons alors adapté aux questions d'ergonomie visuelle. C'est ainsi que j'ai mis sur pied le projet Visual Friendly.

Comment avez-vous monté concrètement ce projet ?

De retour en France, j'ai terminé mes études à l'Essec et je me suis inscrit à un cours d'entrepreneuriat. J'y ai rencontré un professeur qui créait un « incubateur », c'est-à-dire une structure d'accueil pour des entreprises en phase de création. Avec trois autres personnes, nous lui avons proposé notre projet et il a été accepté. Et Visual Friendly a pu voir le jour. Nous étions partis du constat qu'un utilisateur de terminal mobile, une personne âgée ou une personne handicapée visuelle ont toutes le même besoin : adapter l'affichage en fonction de contraintes particulières de lecture. Nous avons donc créé des logiciels pour améliorer la lisibilité des pages Internet. Ensuite, nous avons commercialisé nos logiciels auprès de sites Web, qui pouvaient le proposer en service à leurs internautes.

Jérôme ADAM

RÉUSSIR

Qu'est-ce qui vous a amené à créer une deuxième société et à changer de positionnement ?

L'envie de concevoir des produits et des services capables de simplifier le quotidien de tout un chacun. La télécommande est un exemple frappant de ce que nous avons envie de développer : elle a été inventée pour aider les tétraplégiques. Mais aujourd'hui, tout le monde l'utilise à chaque instant de la journée sans y penser pour piloter à distance toutes sortes d'appareils électroniques. C'est pourquoi nous avons créé EasyLife Conseil avec un état d'esprit plus large. Le mot « handicap » s'est effacé de notre discours, ce qui nous permet d'échapper aux réactions trop réductrices.

Sur quel type de produits travaillez-vous actuellement ?

Nous sommes en train de mettre au point un produit nommé Easymetro. Il s'agit d'un petit boîtier de la taille d'un téléphone mobile qui permet de calculer les itinéraires de métro en donnant l'information sur un écran, mais aussi de façon vocale. C'est un outil qui sera utile aux aveugles autant qu'aux usagers occasionnels du métro, aux personnes âgées, à celles qui ont du mal avec les plans en papier, et bien sûr aux touristes. Il nous arrive à tous de nous trouver en

situation de handicap, chaque fois qu'on ne sait pas communiquer avec ce qui nous entoure, par exemple...

À 28 ans, vous devenez prof à Sciences Po et vous publiez avec Patrick Blanchet le livre *Entreprendre avec sa différence*. Qu'est-ce qui vous a donné envie de transmettre ainsi votre expérience ?

Avec Patrick Blanchet – un ancien de Sciences Po, comme moi –, nous avons pensé qu'il serait intéressant d'y proposer des cours plus orientés vers le monde de l'entreprise. Nous avons donc présenté un projet intitulé « Être entrepreneur aujourd'hui », qui a été accepté. Ce cours est désormais proposé en enseignement électif aux étudiants depuis 2005. Le livre est né de la réflexion qui a accompagné la mise en place de ce cours, mais il est plus personnel, plus intime. Entreprendre, c'est s'investir, ce n'est pas simplement créer une boîte. C'est un état d'esprit, une façon d'être, un comportement au quotidien. Un entrepreneur, c'est quelqu'un qui prend des risques, qui assume des situations, qui se tient à l'écoute... C'est cet ensemble de valeurs qui m'a permis de surmonter ma cécité et de créer ma première entreprise. *Entreprendre avec sa différence* est davantage un livre de développement personnel qu'un mode d'emploi pour

créer son entreprise, et encore moins un livre sur le handicap. C'est un livre d'espoir et d'encouragement.

Quels enseignements personnels cherchez-vous à transmettre dans ce livre ?

J'essaye, notamment, d'y faire passer l'idée que chacun d'entre nous porte un handicap mais que, la plupart du temps, celui-ci n'est pas visible. Ma cécité est facilement identifiable. Pourtant, d'autres événements, dans ma vie, m'ont affecté davantage que cette cécité que j'ai appris à gérer. Les phases toxiques, dépressives et alcooliques de mon frère, par exemple, un garçon très intelligent... Le décès de ma mère, il y a deux ans, fut un traumatisme important. Elle avait été très présente lorsque j'ai perdu la vue, nous avons partagé des moments forts. Mon véritable handicap est peut-être dissimulé dans ces blessures intimes. Mais la majorité des gens s'arrêtent à celui que j'ai relégué au rang d'une contrainte, au second plan.

Quel est le moteur de votre désir permanent d'entreprendre ? Avez-vous le sentiment d'avoir une revanche à prendre ?

Lorsqu'on décide d'entreprendre, il y a des moteurs plus positifs que la

Jérôme ADAM

revanche. Je préfère l'ambition chaque fois qu'il s'agit d'accomplir des choses utiles, qui ont du sens, de réaliser une envie, d'atteindre un but, dans le respect des autres. J'aime bien aussi l'opportunisme : au foot, le renard des surfaces marque des buts parce qu'il est au bon endroit au bon moment. L'opportunisme n'a rien à voir avec l'arrivisme. Il faut être malin, savoir se placer comme il faut et provoquer la chance. « Nul vain-

acun possède sa différence et son potentiel. Il vaut mieux capitaliser l' -dessus plutôt que de se corriger en vue de ressembler au autres.

queur ne croit au hasard », disait Nietzsche. Mais ce n'est pas non plus parce qu'on fait énormément d'efforts qu'on réussit. Je n'ai jamais adhéré à la formule : « Quand on veut, on peut. » Je crois qu'il y a des moments où les contraintes sont trop fortes, l'environnement hostile, une législation décourageante. Alors la réussite est impossible

RÉUSSIR

et il faut savoir le reconnaître. Ma devise serait plutôt : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Si tu ne t'aides pas, c'est sûr qu'il ne se passera rien...

Votre handicap modifie-t-il votre rapport au travail et vos rapports aux autres dans le travail ?

Dans la majorité des esprits, il y a un amalgame inconscient entre handicap et incapacité, tant dans la vie privée que

Chacun doit trouver un juste équilibre entre le doute et la confiance en soi. Il ne faut pas perdre de vue l'objectif qu'on s'est fixé, tout en développant l'écoute des autres et de soi-même

professionnelle. Tu es aveugle, donc pourquoi te proposer d'aller au cinéma ou de regarder un match de foot ? Tu ne pourras pas tout suivre, donc cela ne

pourra pas t'intéresser. Dans le domaine professionnel, c'est pareil : la personne handicapée est censée avoir moins de compétences et de capacités pour remplir une tâche. À force de subir ces remarques ou ces comportements, le rapport au travail finit par être réellement modifié. Heureusement, en tant que chef d'entreprise, je n'ai pas trop eu à me battre contre ce type de préjugés. J'ai rencontré les mêmes difficultés que n'importe quel créateur d'entreprise. Concrètement, c'est vrai, je suis amené à me reposer sur mes collaborateurs, davantage sans doute que les autres chefs d'entreprise. Je délègue naturellement. Je fais confiance à l'autre pour aller plus vite à l'essentiel. Mais travailler autrement ne signifie pas travailler moins efficacement...

Avez-vous connu des périodes de doutes ?

Bien entendu, après avoir perdu la vue, j'ai énormément douté. Je n'osais pas regarder les autres dans les yeux. J'ai été couvert de boutons à cause des traitements médicaux que je devais prendre. J'ai dû beaucoup travailler pour retrouver la confiance. Elle est revenue peu à peu, grâce à des petites choses, en apparence sans importance. Par exemple, un kinésithérapeute m'avait conseillé d'éplucher des légumes pour développer mon toucher et cela m'a

beaucoup aidé. Au-delà des épreuves qu'il faut de toute façon affronter au cours d'une vie, je crois que chacun doit trouver un juste équilibre entre le doute et la confiance en soi. Il ne faut pas perdre de vue l'objectif qu'on s'est fixé, tout en développant l'écoute des autres et de soi-même, en apprenant à se remettre en cause et à maîtriser son ego. Il est important de placer le curseur à la bonne hauteur. Sénèque a dit : « Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles que nous n'osons pas ; c'est parce que nous n'osons pas que les choses sont difficiles. » Je crois beaucoup à ça.

Vous avez été champion de France handisport à l'âge de 20 ans. Parallèlement à votre réussite professionnelle, vous pratiquez des sports à "frissons", comment expliquez-vous ce besoin de sensations fortes ?

Gamin, je pratiquais le tennis et le foot. J'ai joué pendant six ans au Stade de Reims. Après avoir perdu la vue, j'ai vraiment souffert d'être privé de ça. C'est pourquoi je me suis investi dans des activités où les sensations sont dominantes, comme le ski nautique, le parachute, le parapente... Ça fait monter l'adrénaline. Pour moi, l'émotion et le sensoriel remplacent les plaisirs que l'on peut éprouver en pratiquant un sport classique lorsqu'on est voyant. Je

Jérôme ADAM

suis toujours passionné par le foot et je reste un vrai supporter du Stade de Reims. D'ailleurs, j'aimerais beaucoup m'impliquer, un jour, dans la gestion du club, je ne sais pas encore sous quelle forme... Je crois aux vertus des sports collectifs. Et je suis sensible au fait que la pratique d'un sport, quel qu'il soit, permet de rester en contact avec l'enfance.

C'est important, l'enfance ?

Oui, et je l'ai ressenti fortement au cours de mon séjour aux États-Unis. J'y ai compris qu'une certaine naïveté pouvait être un atout extraordinaire, tout comme le fait de croire en l'Homme et en ses capacités. Ce sont la personnalité et les idées qui font la différence. Il ne sert à rien de chercher à imiter les autres ou de se situer par rapport à un modèle qu'on vous renvoie. Chacun possède sa différence et son potentiel. Il vaut mieux capitaliser là-dessus plutôt que de se corriger sans cesse pour ressembler aux autres. Mon livre se termine d'ailleurs sur un projet développé sous la forme d'un inventaire à la Prévert :

« Rester même à l'intérieur, donc un peu rebelle et naïf. Ne surtout pas devenir totalement adulte et chiant. »

Propos recueillis par Michel Leydier